L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX ; rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS, MARDI MATIN, 28 JUIN 1881. 54me Année.

Dufour, Bonnet & Cie., Propriétaires-Editeurs.

NOUVELLE-ORLEANS, MARDI, 28 JUIN 1881.

Entered at the Post office at New Orleans, La as Second Class Matter.

Mort de M. Dufaure, sénateur.

Une dépêche télégraphique nous apprend la mort de M. Jules Armand Stanislas Dufaure, un des hommes d'Etat les plus remarquables de France. Il était né le 4 décembre 1798. Il avait donc près de 84 ans, ayant conservé jusqu'à la fin une force d'esprit et une sagacicité de jugement tout à fait rares. M. Dufaure avait commencé sa carrière politique sous Louis-Philippe qui l'avait nommé conseiller d'Etat en 1836 et ministre des travaux publics en 1839. De 1834 à 1848, M. Dufaure n'avait pas cessé un instant d'être membre de la Chambre des Députés.

En 1844, il devint le chef d'un parti constitutionnel libéral qui tenait le milieu entre l'opposition et le parti ministériel ou le parti ami du gouvernement. Mais bien qu'il fut opposé à l'agitation qui causa la chûte du trône de Louis-Philippe, il se rallia à la République de 1848, fut élu membre de la constituante et remplit les fonctions de ministre de l'intérieur du 2 juin au 31 octobre 1849.

Il fut arrêté le 2 décembre 1851, lors du coup-d'Etat de Louis Napoléon, et fut relâché le lendemain. Il se borna dès lors à l'exercice de sa profession d'avocat, jusqu'à la chûte de l'empire, époque où il reparut sur la scène politique pour y briller plus que jamais, bien qu'il fut déjà fort avancé en âge. Appelé au ministère de la justice sous la présidence provisoire de M. Thiers, et à la présidence du conseil des ministres, sous le maréchal McMahon, après le coup-d'Etat du 16 mai, il sut toujours dans ces diverses phases allier le principe d'ordre avec le principe de liberté.

C'est surtout comme ministre du Maréchal, qu'il déploya une éloquence véritablement hors ligne, bien qu'il fut près d'être octogénaire. On avait admiré M. Thiers, on admira tout autant M. Dufaure qui montait à la tribune avec la prestesse d'un jeune homme et y parlait avec la vivacité d'un orateur consommé non à la fin mais au début de sa carrière. On peut même dire que Dufaure ne fut vraiment éloquent qu'à la fin de sa vie.

Dans ces derniers temps, ses forces s'étant affaiblies, il avait abandonné à M. Jules Simon la direction du parti républicain modéré du Sénat, mais n'est néanmoins à l'influence de M. Dufaure qu'il faut attribuer en grande partie l'échec du projet favori de M. Gambetta, sur la liste de scrutin par département. La mort de M. Dufaure est donc une grande perte pour les républicains conservateurs qui ne retrouveront chez aucun autre la maturité de son jugement, la sagesse de ses conseils, la noblesse de son esprit, la grandeur de ses facultés et les qualités brillantes de son éloquence.

Un projet de transfert.

La Banque des Citoyens, d'après un bruit qui court dans la ville, aurait acheté rue Gravier, entre les rues St Charles et Camp, deux maisons ou magasins, avec l'intention de les démolir et de les remplacer par une bâtisse nouvelle où l'établissement actuel serait transféré.

Nous nous en réjouissons pour la Banque, attendu que nous voyons dans ce projet la preuve d'une prospérité solide. Ces deux lots ont été payés fort cher, dit-on, et la dépense qu'occasionnera le nouvel établissement, sera considérable. Pour exécuter cette opération il faut donc que la Banque des Citoyens soit fortement appuyée sur sa base. De là, la présomption que la situation de la Banque est florissante puisqu'elle peut se permettre un pareil changement.

La batisse actuelle, au coin des rues Douane et Royale, avait été élevée pour la Banque de l'Union dont elle a été longtemps le domicile. Ayant été emportée par la crise de 1840, la bâtisse fut vendue à M. McDonogh qui voulut en faire une maison de dépôt pour la garde de ses papiers et de ses titres. A la mort de M. McDonogh, la maison de banque demeura la propriété de la ville de la Nlle Orléans qui la céda à la Banque des Citoyens. Cette banque l'occupa à l'époque de sa renaissance et n'a jamais cessé de l'occuper depuis.

Le local était bon, n'étant éloigné que d'un tiet de la rue du Canal, mais il est clair que la rue Gravier est, sous le point de vue commercial, beaucoup plus centrale que la rue Royale, et la Banque ne pourra qu'y gagner. Nous félicitons donc la direction d'avoir pensé à ce changement de local assistée qu'elle a vu que ses ressources pouvaient le lui permettre. La première Banque des Citoyens avait été établie rue Toulouse; la seconde, au coin des rues Royale et Douane; la troisième enfin vent s'établir rue Gravier, Espérons qu'elle n'ira pas plus haut et qu'elle fixera sa destinée dans ce dernier quartier.

Université de la Louisiane.—Département Académique.— Les exercices de fin d'année (en anglais "commencement"—*laeus a nos lacendo*—) du Département Académique de l'Université, auront lieu demain, mercredi, à Grunewald Hall. Le discours annuel sera prononcé par le juge W. W. Howe. Il y aura une fanfare sous la direction de M. Théo. Curant. Tous les amis de l'Institution, ainsi que ceux des élèves, sont invités à la solennité.

Le Département Académique, avec son annexe, l'Ecole Supérieure, a compté pendant cette session 267 élèves. La faculté comprend 12 professeurs et instituteurs. Un magnifique cabinet de physique et d'instruments divers pour le cours de chimie vient d'être reçu et sera installé dans le courant de l'été.

Musique nouvelle. — M. Philip Werlein, 135 rue du Canal, nous a envoyé un exemplaire de "Don Carlo," quadrille pour piano, par Ettore Terni; un exemplaire de "Godème of Morn Revérie," par Pierre Latour; et un exemplaire de "Tramway," galop par J. Burgmein. Ce sont trois compositions de mérite et qui seront bientôt entre les mains de tous les pianistes.

M. H. Billard, (ancienne librairie Hébert) annonce qu'il a reçu les numéros de l'Illustration et du Monde Illustré du 11 juin.

Marche extraordinaire. — A partir d'aujourd'hui, commencera dans la salle des concerts, à 9 heures du soir, un grand tournoi de pédestrie où une dame de Chicago, la plus grande marcheuse du siècle, luttera contre trois fameux marcheurs de la Nouvelle-Orléans, pendant 144 heures consécutives ou six jours, sans prendre aucun repos. Mais au-delà il y a de plus extraordinaire, c'est que cette dame s'engage à marcher sans cesse pendant tout le temps indiqué, quand ses compétiteurs ne seront tenus qu'à marcher pendant 48 heures de suite. Mme Dupree, c'est le nom de cette pédestre nouveau, leur rend donc quatre heures sur six. Accepter une égalité de chances avec des hommes, ce serait déjà beaucoup pour une femme; mais leur rendre une telle quantité de points, c'est énorme, c'est prodigieux, c'est incroyable. Le problème sera réellement curieux, et l'on peut prévoir aisément qu'il y aura foule dans la salle des concerts, salle immense et parfaitement disposée pour un spectacle de cette sorte.

Communications Intercéaniques.

Le capitaine Eads.

La science moderne ne connaît pas d'obstacles. A l'aide des forces qu'elle a conquises sur la nature elle-même, et qu'elle a réduites à l'état de serviteurs obéissants, elle s'attaque aux problèmes jusqu'ici considérés sans solution possible. Notre siècle est un grand siècle. Il donne une impulsion irrésistible aux arts et à l'industrie. S'élevant par la science au-dessus de ceux qui l'ont précédé, il crée des merveilles. Il n'y a plus de bornes au génie humain.

Dans ce concours des plus hautes intelligences pénétrant les secrets de la nature, utilisant les forces découvertes, l'Amérique du Nord a l'honneur de fournir un contingent considérable. Si ses savants n'ont pas eu l'honneur de premières découvertes, au moins ont ils été les premiers à en trouver l'application pratique. Morse, Edison, noms célèbres, qui grandiront en core avec le temps, suffisent à placer la patrie qui leur a donné le jour, et où ont eu lieu leurs premières scènes, au rang des premières nations qui ont rendu d'éclatants services à l'humanité entière.

Si la transmission de la pensée est instantanée entre les deux continents, si la voix humaine, traversant les mers sans s'affaiblir, frappe l'oreille de celui qui est placé à de grandes distances; si les peuples peuvent ainsi communiquer et s'échanger leurs pensées à l'aide de l'électricité, bientôt cette même électricité qui, jusqu'ici, n'avait apporté dans ses manifestations orageuses que la crainte et la terreur, va nous prodiguer la lumière et la chaleur.

Dans un autre ordre de choses, le génie humain s'est attaqué aux barrières que la nature du sol et la forme géographique de la terre, opposaient aux communications rapides et à l'échange des produits des peuples les plus éloignés. Le premier, M. Ferdinand de Lesseps, a eu l'idée d'unir la Méditerranée à la mer Rouge par un canal à niveau de dimensions à permettre aux plus gros navires de passer facilement d'une mer à l'autre. Ce succès a attiré l'attention générale sur certains autres points du monde où des travaux de même nature doivent avoir pour résultat de faciliter le commerce en réduisant les distances. C'est ainsi, que, de Suez, M. Lesseps a porté l'énergie qui l'anime vers Panama. A l'heure actuelle une foule d'ingénieurs se livrent aux travaux préparatoires qui seront bientôt suivis des travaux définitifs.

Ici, les difficultés à vaincre sont purement matérielles. La force en vient à bout. Le génie se borne à inventer des machines à grande puissance qui creusent le sol et enlèvent les matières qui en proviennent. La réalisation des projets de cette nature n'est donc qu'une question d'argent et de temps.

Le génie ardent, audacieux du capitaine Eads pousse cet intrépide ingénieur à des conceptions grandioses qui étonnent tout d'abord même les hommes qui par la nature de leurs connaissances, ne devraient s'étonner de rien. A quoi bon des canaux à travers les isthmes pour le passage des navires, alors que, au moyen d'un mécanisme ingénieux et des rails solides, il est possible de transporter ces même navires d'une mer à l'autre? Tel est, en quelques mots, le projet le plus hardi, le plus grandiose qui soit jamais sorti du cerveau d'un ingénieur. Son exécution est-elle possible? quelques personnes disent: non. Mais de quelle valeur sont leurs négations à côté de l'affirmation d'un génie tel que le capitaine Eads!

Quant à nous, nous ne doutons pas. La science moderne nous a accoutumé aux miracles les plus merveilleux. Aussi, avons-nous hâte de voir le gouvernement général fournir au grand ingénieur, les moyens d'accomplir le projet qui a germé dans son puissant cerveau. Quelle gloire pour les Etats-Unis que l'inauguration d'une œuvre pareille! et quelle confiance l'accomplissement d'une pareille œuvre ne donnerait-elle pas à l'humanité entière dans les forces dont elle dispose mais dont elle n'a pas, jusqu'ici, su faire usage.

Voit-on d'ici ces puissants navires chargés des produits les plus précieux, arrivant près du rivage, enlevés par des bras d'une puissance inouïe, placés sur un récipient énorme et solide, entraînés ensuite par la force de la vapeur jusqu'à la mer voisine où ils sont déposés par la force même qui, à leur arrivée, les avaient enlevés à l'élément qu'ils retrouvent enfin!

Un pareil spectacle serait sans équivalent dans le monde. Le génie humain y trouverait la sanction de sa toute puissance, et, glorifié, fortifié par une semblable réalisation, il s'élancerait vers des régions inexplorées. Sic itur ad astra.

Le capitaine Eads n'est pas seulement un grand ingénieur, un esprit à l'envergure la plus large, c'est aussi un poète. Car, ne l'oublions jamais, la poésie joue un rôle accentué dans ces grandes conceptions qui émerveillent les peuples. Aux yeux de Chateaubriand, Napoléon Ier était un poète, et tous les hommes qui ont eu le plus d'influence sur les choses de leur temps, soit dans la politique, soit dans les sciences, soit dans les arts, étaient poètes, c'est-à-dire prophètes ou inventeurs.

Faut-il, à l'exemple de Chateaubriand, jugeant Pascal, appliquer au capitaine Eads les mots: effrayant génie? effrayant, oui, pour les âmes timides, pour les esprits à l'horizon borné, pour les détracteurs de tout ce qui dépasse le niveau commun; mais génie réel, se servant des forces acquises par la science dans l'application du système nouveau dont il est le Christophe Colomb.

Et maintenant, que faut-il au capitaine Eads pour commencer les travaux qu'il médite sur un terrain que lui a concédé le gouvernement mexicain? l'appui des capitalistes et du gouvernement des Etats-Unis. Cet appui ne lui fera pas défaut. On a ici, plus qu'ailleurs, la passion des grandes entreprises. Réalisés dans toutes ses parties, le projet de M. Eads ouvrirait une voie nouvelle aux moyens de communication, et le monde de la science aurait à se glorifier d'un triomphe de plus.

Victor Hugo et Jules Grévy.—Victor Hugo a envoyé les *Quatre Vents de l'Esprit* au président de la République. Le président de la République l'en a remercié par la lettre suivante:

"Mon cher et illustre compatriote,

"Je viens de lire les "Quatre Vents de l'Esprit", que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer. Ils sont aussi beaux que ce que vous avez fait de plus beau; vous ne pouvez plus rien ajouter à votre gloire.

"Je vous prie d'agréer mes félicitations et mes remerciements.

"Jules Grévy.

"9 juin 1881."

Dans la vie sociale, n'est-t-on pas habitué à voir la femme, non gouverne de maître, examiner, discuter, régler elle-même ses propres affaires d'intérêt?

Qu'y aurait-il d'extraordinaire à ce que la femme soit appelée à régler ses affaires publiques, comme elle est appelée à régler ses affaires privées?

Dans la famille, quand on ouvre la succession paternelle, les garçons n'ont pas plus de privilèges que les filles dans l'héritage.

Pourquoi, dans la société, les hommes auraient-ils plus de privilèges que les femmes dans la succession de liberté, de droits, que les générations qui nous ont précédés, nous ont laissé en héritage.

LOUISIANE.

Le *Louisianais de St-Jacques*, du 25 juin:

Un meurtre à ensanglanté notre paroisse, samedi soir de la semaine dernière.

Deux hommes de couleur, nommés respectivement James Clark et Watkins Smith, se sont pris de querelle à l'établissement de bals publics tenu par M. Everiste Part. Tous les deux étaient plus ou moins sous l'influence de la boisson. Le premier, James Clarke, s'est approché du second, Watkins Smith, en proférant des menaces. Il tenait à la main un rasoir, cette arme ignoble de sauvage et de brute. Quelques personnes assurent que ce n'était qu'un peigne; mais Watkins Smith avait le droit de croire que sa vie était en danger, et tirant un revolver de sa poche, il a fait feu, atteignant James Clarke, qui est mort le lendemain dans la journée. L'auteur de cet homicide a été arrêté et écroué à la prison de la paroisse pour attendre son jugement.

—Au feu! Ce cri toujours lugubre, même quand il part dans le centre d'une grande ville, où il y a des pompes et des pompiers, des hommes dévoués et expérimentés, et tous les engins nécessaires pour combattre l'élément destructeur, est vraiment sinistre à la campagne, où le secours n'arrive que tardivement, où il n'y a pas de tocsin d'alarme, et où l'on n'est pas assez préparé à lutter contre l'incendie.

Ce cri se faisait entendre jeudi, à deux portes du *Louisianais*. La maison occupée par la famille de M. François Fortado venait de prendre feu par le toit, et en moins d'une heure il n'en restait plus que des décombres noircis et des cendres. Grâce au concours dévoué des voisins, les meubles de la famille Furtado ont été sauvés. La bâtisse appartenait au collège des pères Maristes. C'est le tuyau d'un poêle de cuisine qui a communiqué le feu au toit. Avec le temps sec qu'il faisait et le vent qui s'était élevé en ce moment, la maison a brûlé comme un paquet d'allumettes, et les flammes se seraient propagées bien certainement et auraient gagné les maisons voisines, si les grands arbres qui se trouvent devant la maison incendiée n'avaient formé comme une sorte de barrière. L'incendie auquel nous avons assisté nous fait faire tout naturellement cette réflexion: Saint Jacques devrait avoir une compagnie de pompiers volontaires, ou au moins un appareil Babcock, pour contenir et très utile. Il nous semble que quelques citoyens énergiques devraient prendre l'initiative d'une pareille mesure. Il y a eu un cas d'insolation jeudi sur la propriété de M. Charles Venus. Un homme blanc, nommé Isaac Tony, âgé d'environ 26 ans, est mort subitement dans l'après midi. On suppose que le décès est dû à une insolation.

—Nous avons à enregistrer cette semaine le décès de Mme Charles Ledoux, qui a eu lieu mercredi, 22 du courant, et celui du fils de M. D. T. Bourgeois, Théophile, âgé de quatorze ans, qui a eu lieu lundi 23 courant. Nos compliments de condoléance à M. Charles Ledoux et à la famille Bourgeois.

(*L'Observateur* de St-Martinville.) du 25 juin:

La sécheresse a porté un coup terrible à nos récoltes si belles hier, à nos récoltes qui souffrent, qui dépérissent, qui vont mourir s'il ne nous vient bientôt de bonnes pluies pour les rafraîchir, les raviver, leur donner cette sève qui leur manque à cette heure. La pauvre plante est languissante, et sa tête se penche —Le maïs, le maïs surtout qui promettait si riche moisson, le maïs est brûlé, ses feuilles rougissent; comme il est altéré! et le planteur se désole, il souffre de le voir souffrir, il ne peut rien pour lui. Le coton est vert, mais peut-on compter beaucoup sur le coton! La canne, oh! elle est bien petite encore, elle est en retard, mais si vivace, les feuilles si étanches .... un peu de pluie, et dire qu'un peu de pluie changerait tout cela comme par magie, rendrait la vie à tout ce qui se meurt, et ferait courir un si joyeux sourire sur les lèvres du planteur.

—Nous avons vu plusieurs magnifiques grabots de coton ayant de chez M. Louis C. Duchamp et qui ont presque atteint leur grosseur. Ce ne sont pas grabots choisis avec soin et trouvés par hasard dans le champ, mais grabots comme il y en a dans tous les rangs. car sa récolte est fort avancée. Cela ne nous étonne guère du reste; M. Duchamp n'est pas de ceux qui se couchent tôt et qui se lèvent tard; tout chez lui se fait avec un ordre et une précision admirables. Hier encore son habitation n'était qu'un désert, et grâce à son activité et surtout à son travail intelligent, son habitation est à cette heure un jardin que l'on admire, et où l'on voudrait vivre et mourir.

La *Sentinelle de Thibodaux*, du 25 juin:

La récolte souffre terriblement de ce temps chaud et sec. Le maïs qui promettait un bon rendement dépérit journellement. Il faudrait une bonne pluie, pour donner une nouvelle force de végétation et faire renaître les espérances qu'on avait conçues sur sa quantité et sa qualité. Le riz et la canne ont également besoin d'eau.

—Le Rév. Père Ménard qui a déjà à sa disposition une grande partie des matériaux pour la construction de la banquette qui doit aller de Thibodaux à l'Eglise St. Joseph, se propose de donner une grande foire dans le courant du mois de septembre prochain, toujours dans le but de pouvoir compléter, dans le plus bref délai, les travaux qu'il vient d'entreprendre.

—On rapporte qu'un homme de couleur et sa femme ont été dernièrement empoisonnés par une négresse. Nous ne savons pas ce qu'il y a de vrai dans ce rapport. Ce que nous savons c'est que les personnes qu'on soupçonne d'avoir été empoisonnées sont mortes presque subitement et que celle qu'on accuse de ce crime a été arrêtée et emprisonnée.

L'Etoile d'Ibérie, du 25 juin:

Chaleur excessive, vent d'est et de nord, sécheresse presque générale, le tout réuni ne fait pas l'affaire des planteurs; dans quelques endroits d'un rayon peu étendu, il y a eu dimanche dernier, une pluie abondante, qui a fait un bien immense, sauf ces endroits privilégiés, tout le reste commence à souffrir sérieusement, de la pluie serait une vraie bénédiction, surtout pour les cannes et le maïs.

Pour les premières, s'il survenait l'humidité désirable, le sol échauffé donnant alors tous les éléments nécessaires à la végétation, on les verrait croître à vue d'œil, pour le second, l'humidité toujours fera que le pollen des fleurs trouvant les conditions favorables fertiliserait les épis et assurerait une récolte exceptionnelle, de petite céréale, qui est quelqu'on en dise, et malgré toutes ces théories contraires, la base d'un mode de toute exploitation agricole en Louisiane. Le riz est beau, ainsi que tout le reste, mais il faut de la pluie pour assurer le succès des récoltes qui bien qu'un peu en retard, n'en sont pas moins [les souches exceptées] aussi satisfaisantes que possible.

—La chaleur excessive a causé cette semaine deux insolations dans notre ville, heureusement elle n'ont eu aucune suite grave. Le premier cas a eu lieu lundi, un des élèves du collège, le jeune Fontenot, étant à l'Eglise est tombé évanoui, transporté immédiatement chez M. Montagne, les soins l'ont en peu de temps rétabli. Mercredi, un des enfants assistant à l'instruction du catéchisme a aussi été suffoqué, transporté dans la sacristie, ou au presbytère nous ne savons au juste, quelques soins l'ont promptement remis. La chaleur est perfide et nous engageons nos citoyens à prendre toutes les précautions nécessaires pour en atténuer les effets.

Jeudi dernier, notre communauté était en fête. Les jeunes enfants ainsi que leurs parents se pressaient en foule à l'église St-Pierre, où le vénérable archevêque Perché assistait à l'imposante cérémonie de la première communion à laquelle un nombre très grand d'enfants ont pris part. Le matin à dix heures a été donnée la confirmation.

Rien n'égalait la joie et la satisfaction qui brillaient sur tous les visages au moment où étendant la main vers les assistants l'Archevêque les a tous confondus dans une seule et même bénédiction, suivant en cela l'exemple du divin maître pour lequel n'existait ni race ni privilège, mais qui les confondait toutes dans un seul et divin amour, donnant ainsi au monde le plus éclatant témoignage de l'égalité de toutes les créatures humaines devant le trône de l'Eternel.

—Trois décès à enregistrer, le premier fut celui d'un jeune enfant de M. F. Blinn, qui est décédé vendredi dernier 16, à l'âge de 9 mois et cinq jours. Cause, choléra infantum. Le corps a été transporté le jour suivant à Berwick City pour y être enterré.

Dimanche, 19 juin, est décédé à sa résidence à la Nouvelle-Ibérie, M. Jules Bienvenu, âgé de 56 ans. Il a été enterré le même jour au cimetière Catholique. Le défunt était un homme des plus estimables, et l'un des plus anciens citoyens de notre ville. Une foule d'amis, de parents, ainsi que les membres de la Société de Bienfaisance, dont il faisait partie ont accompagné ses restes à leur dernière demeure.

Mercredi, vers 6 heures et demie du soir, est décédé après une longue maladie, M. Augustin Bergerie, fils de notre ami cet estimé compatriote et concitoyen, M. A. L. Bergerie. Le défunt âgé d'à peine 33 ans était le dernier survivant des fils de cette estimable famille. Bon fils, bon époux, bon père. Sa mort est déplorée par tous ceux qui l'ont connu, à ses vieux parents, à sa veuve, à ses sœurs et à tous les membres de sa famille: nous offrons, la seule consolation possible, celle de notre sympathie dans le malheur qui les afflige. Les funérailles ont eu lieu le jour suivant, au cimetière Catholique, où une foule sympathique ainsi que les deux compagnies de pompiers de notre ville ont rendu les dernières honneurs à sa dépouille mortelle.

Le Méridional d'Abbeville (paroisse Vermillion), du 25 juin:

Mercredi, l'atmosphère était lourde et chargée d'électricité. Des nuages parcouraient l'air et de nombreux éclairs sillonnaient les rues. Plein d'espoir nous pensions que nous aurions un peu de pluie pour les pauvres plantes qui s'étiolent et dépérissent. Vain espoir, au vent de nord-ouest a chassé vite les nuages vers d'autres régions et nous avons été dépus encore cette fois. Qu'allons-nous devenir? grand Dieu! nous n'aurons point de maïs et peu ou point de riz s'il ne pleut d'ici à quelques jours. Les jardins présentent la désolation la plus complète. Pas de légumes, pas de pommes de terre et pas de melons.

Le Journal d'Ibérie, du 25 juin:

Le temps est chaud. Il nous faudrait de la pluie. Depuis quinze jours nous étouffons et la poussière nous aveugle.

Nouvelles Télégraphiques.

Deux cent quarante deux arrestations à Marseille.

Londres, 24 juin—Le correspondant marseillais du *Standard* dit: "Sur 242 personnes arrêtées soixante-sept ont été remises en liberté, dix passeront en cour d'assises sous l'inculpation d'assassinat et les autres seront jugés pour coups et blessures. Les prisonniers appartiennent pour la plupart à la plus basse classe d'ouvriers français et italiens, les artisans respectables s'étant tenus à l'écart des désordres."

L'animosité entre ouvriers français et Italiens.

Londres, 24 juin.—Le *Daily News* publie la dépêche suivante de Marseille: "On a apposé ici dimanche dernier, des placards séditieux déclarant qu'on incendierait toutes les usines employant des ouvriers italiens. Cette menace semble maintenant réalisée en partie, attendu que deux raffineries d'huile et une fabrique n'occupant que des Italiens ont été presque entièrement détruites par un incendie. Les dommages sont estimés à 6,000,000 de francs. Une enquête est ouverte."

Départ des Italiens de Marseille.

Londres, 25 juin—Un correspondant parisien dit: "Cinq mille Italiens passent ordinairement à Marseille chaque mois lorsqu'ils se rendent en Afrique ou lorsqu'ils en reviennent. Les troubles ont abrégé le séjour de plusieurs d'entre eux, et le steamer parti hier pour Gênes et autres ports italiens a emmené 130 Italiens, dont la moitié étaient des résidents de Marseille."

Correspondance amicale entre Paris et Rome.

Rome, 24 juin—On lit dans le Diritto: "Nous apprenons de bonne source qu'un échange de communications amicales a lieu entre Paris et Rome, ce qui prouve la fermeté de l'action de la France et de l'Italie de rétablir complètement des relations satisfaisantes."

Déclarations d'un délégué italien à la conférence monétaire.

Paris, 24 juin.—Un délégué italien à la conférence monétaire internationale, qui est de retour ici, déclare que l'Italie désire absolument le maintien des bonnes relations avec la France, et considère les déplorables manifestations de ces dernières jours comme ne pouvant nuire à la bonne entente actuelle.

L'anniversaire de Solférino.

Rome, 24 juin—Le journal le *Popolo romano* fait observer qu'aujourd'hui est l'anniversaire de la bataille de Solférino dans laquelle les forces combinées de l'Italie et de la France ont battu les Autrichiens. "Le souvenir de cette bataille, ajoute ce journal, devrait porter les deux grands peuples à rester unis malgré les affaires de Tunis et de Marseille.

Monténégrin tué au Palais d'Hiver.

Saint-Pétersbourg, 24 juin.—Un officier monténégrin nommé Djursavitch est tué hier au Palais d'Hiver et a demandé une audience avec la princesse de Montenegro. Econduit, il est tombé de coups de couteau sur l'officier de service, qui l'a tué raide d'un coup de revolver. L'incident est considéré comme n'ayant aucune importance politique. On pense que l'assaillant désirait présenter une pétition à la princesse.

Dissolution des cortès espagnoles.

Madrid, 24 juin.—La *Gazette* publie un décret prononçant la dissolution des cortès. Les cabinet a décidé en conseil d'ordonner aux autorités dans les provinces de rester strictement neutres pendant la campagne électorale. Les chambres discoutes avaient été élues en 1879. Les élections auront lieu à la fin d'août et les nouvelles cortès se réuniront en septembre. Les élections seront certainement favorables au nouveau ministère.

Suède et Norvège.

Londres, 24 juin.—On télégraphie de Copenhague à la *St. James Gazette*: "Le storthing norvégien a repoussé le projet de loi tendant à augmenter l'apanage du prince héritier de Suède, à raison du non prochain mariage avec la fille aînée du grand-duc de Bade." L'émigration de la Suède s'élèvera probablement cette année à 70,000 personnes.

L'Angleterre et le bimétallisme.

Londres, 24 juin—Le Daily Telegraph dit: Un mémoire adressé à M. Gladstone sur la conférence monétaire internationale de Paris est sur la question de l'argent se signe maintenant dans la plupart des banques de Londres. Il demande au gouvernement d'offrir, comme l'Allemagne l'a fait, toutes les garanties et l'aide pratique qui peuvent être en son pouvoir pour permettre aux Etats bimétalliques intéressés de rétablir l'argent."

L'émigration allemande.

Berlin, 24 juin — Le gouvernement prussien a ordonné aux autorités provinciales d'envoyer des informations détaillées sur le mouvement d'émigration qui c'est toutefois ralenti dans quelques districts."

Calino arrive de Londres;

—Eh peut-on vous demander vos impressions, mon cher Calino?

—Ce qui m'a le plus frappé, moi qui sais un tant de mal à apprendre l'anglais, c'est de voir avec quelle facilité le dernier des cochers de cab parle cette langue difficile!

—Un souvenir à propos de Littré.

Un jour, un jeune homme tombe fort très sot, un gommeux enfin, qui n'avait d'autre mérite que celui d'être le fils d'un père illustre, disait devant M. Thiers:

—Pour démontrer que l'homme vient du singe, Littré n'a qu'une seule preuve: c'est lui.

—Au moins, cher monsieur, répliqua M. Thiers, il a cet avantage qu'il fait honneur à ses ancêtres.

LE JOURNALISME.

Il n'est pas un seul journaliste qui ait pensé à célébrer l'anniversaire du 31 mai; c'est à cette date dont nous devons tous nous souvenir que parut la (France) le premier journal il y a deux cent cinquante ans; il s'appelait *La Gazette* et c'est de lui je crois que la "Gazette de France" prétend tenir ses titres de noblesse.

Son fondateur fut un médecin Théophraste Renaudot, il soignait le célèbre d'Hozier, savant de l'époque, dont la principale occupation était de recueillir tous "potins" de la noblesse.

Ce généalogiste fameux se fit de beaux revenus en fabriquant des blasons et des histoires d'ancêtres à tous ceux qui voulaient bien lui payer ses bons offices—Il a du reste laissé des élèves qui de nos jours et même en République trouvent encore à faire des affaires.

D'Hozier avait une correspondance très fréquente avec tous les personnages de l'Europe, chose assez rare à cette époque qui était encore bien loin du "téléphone." Il recevait des lettres à son ami Renaudot qui s'en amusait beaucoup et qui eut la singulière idée d'en former un recueil dont il recommandait la lecture à ses malades atteints de "spleen."

Ce remède a eu plus de succès auprès de sa clientèle, que ses ordonnances médicales, ce qui décida Renaudot à copier tout ces petits papiers et à en composer une feuille périodique, qu'il fit circuler parmi ses amis et connaissances.

Le premier journal avait vu le jour, les vieilles marquises de l'époque qui revlendraient parmi nous et hurlent "l'Intransigeant" ou le "Citoyen" trouveraient que le journalisme a fait bien du chemin depuis cette époque.

Richelieu, alors ministre, comprit de suite tout le parti qu'il pouvait tirer de cette nouvelle invention. Le journal n'étant pas officiel, ne pouvait exister qu'à la condition d'être officieux, il en servit pour répandre les nouvelles du jour, sous la forme la plus agréable au pouvoir et permit que le recueil de mancrit devint imprimé.

Quant à nous, pauvres journalistes, nous devons avoir pour notre ancêtre Renaudot la plus grande vénération, et je suis étonné que nous n'agons pas encore pensé à lui élever une statue en vrai bronze avec une plume dans une main, et l'autre dans l'encre.

Nous comme surtout redevables d'un gros cierge envers la providence qui a bien voulu nous faire naître en plein XIXe siècle, quelle triste destinée n'est pas été la nôtre, si nous étions né sous le ministère Richelieu.

Que l'un de nous se fut seulement avisé de tenir sur les carpes de Fontainebleau les propos que nous tenons tous plus ou moins sur nos ministres présents et futurs, et je crois bien qu'il est plus souvent couché à la Bastille que dans son lit.

Le plupart de nos amis prétendent que les journalistes ont, il est vrai, fait beaucoup de bruit depuis cette époque, qu'ils ont donné naissance aux fameux principes de 89 aux droits de l'homme et aux belles vertus *ejusdem farinæ*, mais après tout qu'ils n'ont jamais réussi à autre chose qu'à changer de maître.

Un discours de M. Littré.

Littré professeur d'histoire à l'école polytechnique.

Pendant la guerre, Littré s'était retiré en Bretagne. Il avait soixante-dix ans sonnés et déjà il se comparait au vieil Evandre. Tout à coup, M. Gambetta le mande à Bordeaux pour enseigner l'histoire à l'école polytechnique. Il voudrait bien se dérober à ce professorat inattendu; mais le moyen de se refuser à la patrie? N'a-t-il pas promis au gouvernement de la Défense nationale de se tenir à sa disposition pour quoi que ce soit qu'il puisse faire. Donc, il lui faut ouvrir un cours sans préparation, sans lecture.

Nous avons en première leçon: "Des trois générations qui sont en présence, dit-il à son jeune auditoire, les vieillards, les hommes faits et les jeunes gens, la première—à laquelle j'appartiens et qui va bientôt disparaître de la scène des vivants,—a payé au sortie, ayant eclairé les plaies de la France et l'ayant remise au rang des nations les plus libres et les plus prospères. La seconde en versant présentement son sang sur tous les champs de bataille et en soutenant bravement, dans les plus funestes circonstances, une lutte acharnée, les défaillances qui ont permis à l'Empire de nous précipiter dans l'abîme.

La troisième, celle à laquelle vous appartenez, sera à faire ce que nous avons fait, nous les vieillards, c'est dire rendre de nouveau la France libre, grande et généreuse."

Nous avons plaisir à citer ces nobles paroles qui peignent au vif celui qui les prononçait. Son cours ne dura point: si l'âge du maître ni les douloureuses circonstances où l'on était ne souffraient qu'il fût continué. Mais on voit par là quels sentiments de haut patriotisme animaient le savant.

L'agitation irlandaise. — Les journaux anglais nous apportent de nouveaux détails sur les troubles dont le comté de Cork est le théâtre. Nous avons raconté les excès qui se sont produits à Schull, dont les émeutiers étaient encore maîtres hier soir: 400 soldats ont été dirigés sur ce village. A Skibbereen, la foule irritée a hué et injurié la police; des pierres ont été lancées et l'une d'elles a grièvement blessé à la tête un agent.

A Ballycohob, on avait envoyé cinquante soldats; ils ont été cernés et maltraités. La troupe a reçu alors l'ordre de faire feu et a blessé plus ou moins grièvement plusieurs personnes. La foule a reculé, mais elle a continué à lancer une grêle de pierres sur les soldats, qui sont néanmoins restés maîtres du terrain.

On a tenté aussi de faire dérailler le train de Cork, qui amenait des soldats; le mécanicien a heureusement aperçu à temps une grosse pierre qu'on avait placée sur les rails. De plus grands malheurs seraient arrivés à Skibbereen, si un prêtre catholique n'avait discuadé la foule de sonner le tocsin.

Presque sur tous les points, la population continue à résister aux troupes qui sont envoyées pour protéger les agents chargés de signifier et de faire exécuter les expulsions de fermiers et la vente de leurs biens. Il y a deux jours, un porteur de contraintes, qui exerçait ces fonctions sur les domaines de lord Leconfield, a été assommé à coups de bâton. Le sort des fermiers qui payent leurs redevances n'est pas plus doux: un d'eux (dans le comté de Kerry) a eu les oreilles coupées, et il a dû se réfugier dans la caserne de la police pour éviter d'être mis à mort. Les bénéficiers sont dans une situation embarrassante: s'ils ne payent pas, ils courent le risque d'être expulsés; s'ils payent, ils sont menacés de vengeances de la *Land league*.

On se demande comment le gouvernement pourra réprimer un soulèvement qui a pris de telles proportions.

Un drame équestre.—Les promeneurs du bois de Boulogne ont assisté hier matin à un drame des plus palpitants.

Une jeune fille, Mlle Costa, se promenait à cheval avec son père, un ancien chef de bataillon. Tout à coup, à la hauteur du lac, son cheval—un grand cheval anglais gris pommelé—prit peur et s'emballa furieusement.

M. Costa se lança à la suite de sa fille, escorté d'un officier de hussards qui avait vu la scène. Au bout de deux minutes d'une course folle, l'officier arriva à la hauteur du cheval emporté et voulut lui saisir la bride. Impossible... Un coup d'œil lui suffit pour voir que Mlle Costa allait perdre connaissance.

Il n'hésita plus, et, tirant un revolver de sa poche, brisa une jambe au cheval, qui s'abattit.

Mlle Costa fut projetée en avant. On la releva le bras droit cassé, mais, bien probablement, elle avait échappé à une mort certaine.

L'officier a disparu sans attendre de remerciements.

L'une de ces dernières nuits, dans un des tripots qui font regretter la suppression des jeux publics, deux gentilshommes dévoués et munis l'un et l'autre d'un fort coquet judiciaire, s'étaient mis à une table et semblaient jouer une partie sérieuse.

—Connaissant l'état de leur bourse, quelqu'un dit en souriant:

—Je plaine le gagnant!

—Maxime de La Grayère!

Si vous vous trouvez jamais dans la pénible alternative de vivre avec votre belle-mère ou de vous brûler la cervelle, n'hésitez pas; brûlez-la!

La maison F. Werlein doit l'accroissement de sa réputation à l'immense supériorité des instruments qu'elle recommande. En moins de deux mois, cent pianos de Mathushek (non compris ceux de fabriques différentes) qui lui avaient été expédiés, ont été vendus. Ces pianos de Mathushek et de Chickering, sont évidemment les plus recherchés aujourd'hui. La solidité de leur construction (iron frame, maple bushing screws) les tient plus les mettre à l'abri de toute concurrence. M. Werlein vient d'en recevoir un grand nombre, et invite ses clients à venir les voir, que ceux-ci veuillent acheter ou non.

Société d'Assistance